

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.61817

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

*Librairie.* Diderot war zeitweilig in der Bastille inhaftiert, Voltaire wurde zeitweise überwacht (S. 265–268, 346–348). Argensons Interessen als Patron der Wissenschaften – Mitglied der *Académie des Sciences* seit 1726 – galten vor allem den Naturwissenschaften. Seine Leidenschaft aber waren die Bücher. Er baute eine über 16 000 Bände umfassende Bibliothek auf, die nach seinem Tode zerstreut wurde, von der aber wohl die kostbarsten Bände in Paulmys Bibliothek im Arsenal eingegliedert wurden.

Insgesamt gelingt Combeau eine eindrucksvolle Beantwortung seiner Ausgangsfragen. Die Persönlichkeit Argensons, sowohl des Privatmanns als auch des Höflings und Ministers, wird überzeugend herausgearbeitet: Nachkomme einer traditionsreichen Familie, der wie seine Vorfahren loyaler und gehorsamer Diener der Monarchie war und dessen Streben als Minister vor allem auf die Erhaltung des Erbes Ludwigs XIV. zielte (S. 456). Wünschenswert wäre noch eine eingehendere Analyse der politischen Ideen Argensons gewesen, die nur kurz, etwa anhand einer Denkschrift zur Parlamentsopposition oder anlässlich seiner Reaktion auf den Aachener Frieden und das Bündnis mit Wien, angesprochen werden. Denn auch in der Außenpolitik hatte Argenson nicht geringen Einfluß, hatte er doch im Außenministerium mit Rouillé, Außenminister seit 1755, und vor allem dem *premier commis* Abbé de La Ville seine Gefolgsleute untergebracht (S. 184–187). Doch diese Kritik ändert nichts an der Tatsache, daß hier eine solide Studie vorliegt, die zur Schließung der eingangs konstatierten Forschungslücke der Epoche Ludwigs XV. beiträgt.

Sven EXTERNBRINK, Marburg

Martin RINK, Vom »Parteygänger« zum Partisanen. Die Konzeption des kleinen Krieges in Preußen 1740–1813, Frankfurt a. M. (Peter Lang) 1999, XXXIII–473 S. (Europäische Hochschulschriften: Reihe III, Geschichte und ihre Hilfswissenschaften, 851).

Saluons d'abord le courage intellectuel de Martin Rink qui aborde un des problèmes les plus délicats de l'histoire militaire: celui des formes marginales plus ou moins contrôlées de la guerre. Si son objectif est de comprendre et de caractériser les réactions armées en Prusse après l'effondrement de 1806, l'auteur n'hésite pas à poser le problème dans son ensemble, depuis la Guerre de Succession d'Autriche, à travers les résistances et soulèvements en Vendée, Tyrol, Espagne et en analysant les différences et ressemblances qu'offrent ces divers cas. La première difficulté vient du piège contenu dans des mots dont le sens a évolué et dans l'emploi qu'en ont fait les militaires ou les populations. Le titre nous en avertit. A l'époque classique un »parti« est une troupe détachée du gros de l'armée pour opérer sur les arrières de l'ennemi des actions diverses, »fourrage«, plus généralement saisie de subsistances, destruction d'installations militaires, arsenaux ou magasins, surprise de troupes isolées, capture de prisonniers, renseignement, le plus souvent au hasard des occasions, ou encore, levées de »contributions«. Les soldats employés à cet effet sont appelés en français »partisans« et mieux en allemand, »Parteygänger«, ceux qui vont en parti. Il n'y a aucune connotation structurelle ou politique comme dans le sens pris par le mot »partisan« à l'époque contemporaine. Ces soldats réguliers pratiquent une guerre peu réglée, la »petite guerre«, en opposition à la »grande guerre«. La première utilise les procédés de la lutte du faible au fort, la seconde inclut la bataille rangée, qu'elle soit recherchée ou différée par des manœuvres comme au XVIII<sup>e</sup> siècle ou bien qu'elle vise à la destruction de l'adversaire comme depuis la Révolution française.

Pour son enquête, M. Rink a abordé de nombreuses sources d'archives et consulté la plupart des traités d'art militaire de la période étudiée, publiés en France et en Allemagne surtout. Peut-être manque-t-il quelques ouvrages anglais? Les dictionnaires spécialisés sont mis à contribution, quoiqu'un peu tardivement (p. 404–408) pour suivre l'évolution sémantique. La bibliographie ne révèle que quelques lacunes portant sur des ouvrages récents



(J.-P. BOIS, »Maurice de Saxe«, J. CHAGNIOT, »Follard ...«, Cl. PETITFRÈRE, »Blancs et Bleus d'Anjou«, B. PESCHOT, »La chouannerie en Anjou«.

M. Rink prend une bonne place dans le renouvellement récent de l'historiographie militaire allemande qui, associant État, société, mentalité, techniques, a produit avec B. Kroener notamment de remarquables ouvrages. Il fait preuve d'une minutie toute particulière dans la transcription des nombreux textes manuscrits cités. Si le lecteur français appréciera les citations en langue française, le lecteur allemand déplorera peut-être l'absence de leur traduction. On retrouve cette même minutie dans l'analyse des faits qui rend l'ouvrage très »fouillé«. Doit-on regretter les redites concernant les idées maîtresses qui, au fil des chapitres attestent de la cohérence d'un développement bien structuré abordant de front les notions différentes, mais interférant souvent entre elles de petite guerre, résistance spontanée, guerre populaire (*Volkskrieg*), guerre révolutionnaire?

Pour caractériser le champ d'analyse de l'ouvrage, disons que sont constamment confrontées les deux faces du phénomène: celle des opérations militaires, tactique, voire stratégie défensive ou offensive de la petite guerre et celle de la participation des populations à la guerre, de l'attitude des gouvernements soucieux de l'ordre public, enfin des interrogations de l'opinion éclairée sur le bien fondé de ces actions.

Le point de départ de l'enquête est le caractère pris par la petite guerre après l'appel de l'impératrice Marie-Thérèse à ses sujets hongrois. La prise violente de la ville de Cham en 1742 par les pandours de Trenck crée la légende de la barbarie de la guerre »à la hongroise«. Pendant la Guerre de Sept ans, Friedrich Wilhelm zu Schaumburg-Lippe dans son petit État et Frédéric II lui-même constituent des corps francs pour coopérer avec les troupes de ligne. La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle voit des penseurs militaires notamment Maurice de Saxe et Guibert prônant la mobilité, réfléchir sur la constitution de troupes spécialisées mixtes et leur utilisation. Plus précisément de La Cour et Grandmaison, ainsi qu'un officier prussien anonyme, étudient la tactique de la petite guerre et son utilisation par la stratégie. Est envisagée la formation de troupes d'infanterie et de cavalerie légères mixtes, de tirailleurs, la sélection de tireurs d'élite, etc. Cependant dans les faits, la petite guerre échappera à la systématisation. Elle requiert particulièrement bravoure, esprit d'initiative, autonomie, aide des populations. Elle est souvent considérée comme une bonne école pour apprendre la »grande guerre«, à condition que soit maintenue une stricte discipline.

Face à cet esprit nouveau et bien qu'elle ait suscité quelques critiques dont celles de Berenhorst, l'armée-machine léguée par Frédéric II reste fidèle à ses revues et manœuvres. Elle s'effondre en 1806. Le traumatisme subi par la défaite suscite lors de la reprise de la guerre entre France et Autriche les tentatives héroïques d'officiers patriotes, Cölln, Schill, Dörnberg, Friedrich Wilhelm de Brunswick-Oels, le fils cadet du vaincu d'Auerstaedt et ses »bandes noires«, qui opèrent des raids réussis avant de succomber devant les troupes napoléoniennes. Contraint à la neutralité, le roi de Prusse les désavoue souvent. Wagram met fin à ces tentatives. Cependant les généraux prussiens, Scharnhorst, Gneisenau étudient la possibilité de structurer ces efforts, de faire appel à la mobilisation de la population et de constituer le *Landsturm*. Ils prêtent attention à l'exemple que donnent les Espagnols avec la *Guerilla*. Au printemps contre l'armée française ramenée en Allemagne par la défaite de Russie, Colomb et Lutzow constituent des corps de chasseurs volontaires qui renouvellent les tentatives de 1809, tandis que s'organise le *Landsturm*. Toutefois ce dernier ne jouera qu'un rôle limité dans la guerre et ne constituera guère qu'une troupe bourgeoise de maintien de l'ordre.

Pas plus que la petite guerre, la guerre populaire de l'époque n'a été une guerre révolutionnaire. De ce mouvement patriotique restera le recours à la mobilisation de la population et dans la conscience nationale, le culte des héros de la libération dont Ferdinand von Schill considéré comme un martyr, enfin des symboles glorifiés par les poètes Körner et Arndt comme la couleur noire des uniformes des hommes du jeune Brunswick, la tête de mort,



expression de la devise: »vaincre ou mourir«, la croix de fer. La couleur noire sera reprise par les corps francs de 1919 et, fâcheusement par les SS.

Par ses apports et les réflexions qu'il présente, cet ouvrage dépasse largement l'intérêt que suggère son modeste titre.

André CORVISIER, Paris

Lothar SCHILLING, *Kaunitz und das Renversement des alliances. Studien zur außenpolitischen Konzeption Wenzel Antons von Kaunitz*, Berlin (Dunker et Humbolt) 1994, 419 p. (Historische Forschungen, 50).

Cet ouvrage est une solide étude de la politique et de la réflexion politique de Kaunitz. L'auteur ne propose pas une biographie du chancelier, mais tente, à travers ses lettres et ses mémoires, de reconstituer sa vision de l'Europe, en précisant les étapes majeures qui marquèrent l'élaboration de ses conceptions en matière de politique étrangère. Dans un premier temps, l'étude montre comment la Prusse est devenue l'ennemi capital de l'Autriche et décrit l'obsession que fut, pour la cour de Vienne, le désir de retrouver la Silésie. Dans ce contexte, Kaunitz a réussi à s'éloigner du vieux système qui considérait les Puissances maritimes, la Russie, la Saxe comme amies de l'Autriche, et au contraire la Porte, la France, la Prusse et l'Espagne comme ses ennemies. Il rompait ainsi avec la politique telle qu'elle avait été conçue avant lui. Longtemps, pour éviter un isolement autrichien, Kaunitz insista sur la nécessité de maintenir un lien avec les Puissances maritimes, l'Angleterre d'abord, mais cela devint une obligation inutile à partir du moment où le rapprochement avec la France fut envisagé, d'autant plus que la menace française sur les Pays-Bas autrichiens passait au second plan et que la tension entre France et Angleterre pouvait conduire la puissance autrichienne dans une guerre. La puissance russe pouvait apparaître comme une »puissance auxiliaire« capable de tenir en échec la Prusse, alliée de la France, et Lothar Schilling consacre un chapitre à cette perspective. Surtout l'auteur suit pas à pas, en abordant avec érudition les principaux débats historiques, les étapes qui conduisirent au renversement des alliances. Même si Kaunitz était francophile, il ne proposa un rapprochement avec la France que par raison d'Etat. L'auteur suit en détail les négociations d'Aix-la-Chapelle où Kaunitz fut plénipotentiaire, puis la réflexion de Kaunitz tout au long de la guerre de Sept ans. Cette étude précise et détaillée permet donc de suivre l'évolution d'une pensée au contact des réalités internationales. En lisant ce livre, on mesure mieux le poids des habitudes diplomatiques, ainsi que la crainte d'un changement brutal, irréversible et dangereux. Kaunitz se référait à l'alliance avec la France comme à un nouveau »système«, et cette notion sert de fil directeur à tout le livre. Le chancelier affirmait la nécessité d'avoir un ensemble d'idées et de principes auxquels se référer. Il chercha à s'appuyer sur un service diplomatique solide tout en laissant aux ambassadeurs une large autonomie et un espace d'initiative, mais il tentait de contrôler, par ses rapports et ses mémoires, les décisions de Marie-Thérèse. Pour lui enfin, la direction des affaires étrangères était inséparable d'une maîtrise de la situation intérieure du royaume. L'exemple de Kaunitz définit bien les préoccupations des hommes d'Etat des Lumières et cette étude, en analysant la construction d'un système, est un apport passionnant à l'histoire des relations internationales et des conceptions politiques du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lucien BÉLY, Paris